

comme sous Napoléon III des couples débraillés, bras dessus, bras dessous, chantant :

Leste et joyeux, je montais six étages :
 Dans un grenier, qu'on est bien à vingt
 [ans !
 ou encore :

Déjà sa main à l'étroite fenêtre
 Suspend son châle en guise de rideau.

Les petites Parisiennes d'à présent sont devenues plus exigeantes ; elles sont moins désintéressées que leurs ancêtres et préfèrent habiter un entresol, ou au moins un deuxième étage plutôt qu'un grenier, puis comme rideaux, il leur faut de la valenciennne, sinon de la cretonne. Le rêve des sept huitièmes des jeunes filles de l'époque actuelle, non seulement à Paris, mais à Londres, à Berlin, à New-York aussi bien qu'à Montréal, n'est-il pas d'épouser quelqu'un qui puisse les faire vivre dans une certaine aisance ? Et qu'elle est celle d'entre vous, mesdemoiselles les Canadiennes-françaises, qui consentirait à se montrer en public au bras d'un jeune homme mal habillé, mal coiffé, comme l'étaient ordinairement Schaunard, Rodolphe et Marcel ! Quelle est celle qui consentirait à descendre la rue Saint-Denis, escortée par un tel amoureux, fût-il le plus intelligent, le plus spirituel, le plus gai de nos étudiants de Laval ?

Ce que les demoiselles de la bohème de l'Empire, appréciaient chez leurs admirateurs, c'était l'intelligence, l'esprit et surtout la gaieté. Ne vit-on pas un jour, Mimi, parvenue à l'apogée de ses succès si éphémères de jolie femme, arrêter son cabriolet à la mode, en plein Champs-Élysées et causer longuement, à la vue de tous, à son ami Rodolphe, qu'elle venait d'apercevoir traversant la chaussée et vêtu de son "Mathusalem". — nom donné à une redingote tellement vieille, qu'on la désignait sous le nom de celui qui vécut le

plus longtemps parmi les patriarches de l'âge biblique ? Sont-elles nombreuses nos élégantes Montréalaises qui en l'année 1914 feraient la même chose, qui, passant rue Sherbrooke, rue Saint-Denis, rue Ste-Catherine dans un luxueux coupé ou dans une automobile, ou dans une "sleigh", daigneraient arrêter leur équipage pour s'entretenir en présence de la foule des promeneurs avec quelque étudiant pauvre dont le costume, dont l'accoutrement indiquerait le dur "struggle for life" ?

C'est que, depuis l'époque où vivait la bohème décrite par Münger, tout s'est transformé à Paris aussi bien qu'à Montréal. Le Quartier Latin, dans la Ville Lumière, n'est plus ce qu'il était sous l'Empire, un endroit où l'on trouvait des chambres à très bas prix, des chambres dont les propriétaires se contentaient parfois des promesses des locataires, promesses à être tenues par ces derniers à la mort d'une tante, qui possédait en Amérique des carrières de sucre d'érable, ou des mines de boudin, ou une source de whisky à cinquante cents la bouteille, ou encore une forêt de queues de billard. N'est-ce pas que les propriétaires sont bien changés depuis ces riannes années qui furent l'âge d'or des locataires ? Aujourd'hui les propriétaires sont des financiers qui ont la cruauté d'exiger le terme d'avance ; et si Schaunard et Rodolphe leur faisaient leurs plaisanteries d'il y a soixante ans, ils risqueraient fort d'être pris pour de dangereux farceurs et conduits chez le Commissaire de Police. A Montréal de telles plaisanteries exposeraient leurs auteurs à être présentés au chef Campeau, et même à aller villégiaturer quelque temps, à l'Hôtel Vallée, aux frais du Gouvernement.

Qui habite maintenant ce fameux Quartier Latin de Paris ? Les Canadiens qui ont séjourné dans la Ville Lumière le savent. Ce sont des étudiants ou des artistes déjà célèbres, ou pour la plupart étran-